

tres Je suis sûre que vous vous entendrez à merveille avec lui. Il est excellent... Vous resterez là-bas combien de temps ?

—Vingt jours.

—Vingt jours... dans un camp ?

—Oui, mademoiselle, le camp de Cercottes.

—Au milieu de la forêt d'Orléans. Je me suis fait expliquer cela ce matin par votre parrain. Je suis heureuse assurément d'aller au-devant de mon beau-frère, mais, en même temps, je suis un peu fâchée de partir : sans cela, tous les matins j'aurais fait une petite visite à votre parrain. Il m'aurait donné de vos nouvelles. Voulez-vous, dans une dizaine de jours, écrire à ma sœur une toute petite lettre de quatre lignes.— cela ne vous prendra pas beaucoup de temps,—pour lui dire comment vous vous portez et pour lui dire que vous ne nous oubliez pas ?

—Oh ! quant à vous oublier... quant à perdre le souvenir de votre grâce, de votre bonté... jamais ! mademoiselle, jamais !

Sa voix était tremblante. Il eut peur de son émotion. Il se leva...

—Je vous assure, mademoiselle, qu'il faut que j'aille saluer votre sœur... Elle me regarde... Elle doit être étonnée...

Il traversa le salon, Bettina le suivait des yeux. Mme Norton venait de s'installer au piano pour faire un peu valser les jeunes gens. Paul de Lavardens s'approcha de miss Percival :

—Voulez-vous me faire l'honneur, mademoiselle ?

—Mon Dieu, répondit-elle, je crois bien que je viens de promettre à M. Jean...

—Enfin, si ce n'est pas lui... ce sera moi.

—C'est entendu.

Bettina s'en alla vers Jean qui venait de s'asseoir près de Mme Scott.

—J'ai fait un gros mensonge, lui dit-elle. M. de Lavardens est venu m'inviter, et je lui ai répondu que je vous avais promis cette valse... Oui, n'est-ce pas ? vous voulez bien.

La tenir dans ses bras, respirer le parfum de ses cheveux !... Jean se sentait à bout de forces... il n'osa pas accepter.

—Je suis désolé, mademoiselle. Je ne peux pas... je suis souffrant ce soir. J'ai tenu à venir pour ne pas partir sans vous avoir fait mes adieux, mais danser, je ne pourrais pas.

Mme Norton venait d'attaquer le prélude de la valse.

—Eh bien ! dit Paul, arrivant tout joyeux, est-ce lui, mademoiselle, est-ce moi ?

—C'est vous, dit-elle tristement, sans quitter Jean des yeux.

Elle était très troublée et répondit cela sans trop savoir ce qu'elle disait. Elle regretta tout de suite d'avoir accepté. Elle aurait voulu rester là, près de lui... Mais il était trop tard. Paul la prit par la main et l'entraîna.

Jean s'était levé. Il les regardait tous les deux, Bettina et Paul. Un nuage lui passa devant les yeux. Il souffrait cruellement.

—Je n'ai qu'une chose à faire, se dit-il, profiter de cette valse et partir... Demain matin, j'écrirai quelques lignes à Mme Scott pour m'excuser.

Il gagna la porte... Il ne regarda plus Bettina... S'il l'avait regardée, il serait resté.

Mais Bettina le regardait, et tout d'un coup elle dit à Paul :

—Je vous remercie beaucoup, monsieur, mais je suis un peu lasse... Arrêtons-nous, je vous prie... Vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

Paul lui offrit le bras.

—Non, je vous remercie.

La porte venait de se refermer. Jean n'était plus là. Bettina traversa le salon en courant. Paul resta seul, fort étonné, ne comprenant à ce qui se passait.

Jean était déjà sur le perron, lorsqu'il s'entendit appeler :

—Monsieur Jean ! monsieur Jean !

Il s'arrêta, se retourna. Elle était près de lui.

—Vous partez... sans me dire adieu ?

—Je vous demande pardon, je suis très fatigué.

—Alors, ne vous en allez pas ainsi à pied. Le temps est menaçant.

Elle étendit la main au dehors.

—Tenez ! il pleut déjà.

— Oh ! à peine.

—Venez prendre une tasse de thé dans le petit salon, seul avec moi, et puis je vous ferai reconduire en voiture.

Et se tournant vers l'un des valets de pieds :

—Dites que l'on attelle un coupé tout de suite.

—Non, mademoiselle, je vous en prie. Le grand air me remettra... j'ai besoin de marcher... Laissez-moi partir.

—Partez donc, mais vous n'avez pas de manteau... Prenez un châle pour vous envelopper.

—Je n'aurai pas froid... tandis que vous... avec cette robe ouverte... Je pars pour vous obliger à rentrer.

Sans même lui tendre la main, il se sauva, descendit rapidement les marches du perron.

—Si je touche sa main, se disait-il, je suis perdu, mon secret m'échappe.

Son secret ! Il ne savait pas que Bettina lisait dans son cœur comme dans un grand livre ouvert.

LUDOVIC HALEVY.

(A suivre)

**ADVERTISERS**  
Can learn the exact cost of  
any proposed line of Ad-  
vertising in American  
Papers by addressing  
Geo. P. Rowell & Co's  
Newspaper Adv'g Bu-  
reau, 10 Spruce St., N. Y.

**A Vendre.**—Un piano de la fa-  
brique Ernest Gabler, New-York, sept  
octaves, \$275. S'adresser au bureau  
de l'ALBUM MUSICAL.

L'ALBUM MUSICAL, est un journal de musique et de littérature musicale qui paraît tous les mois.

Chaque numéro contient 16 pages de musique et 8 pages de texte. Musique d'orgue et de piano. Romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs. Chants d'église pour chœurs et solistes.

Prix d'abonnement \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centes. On peut s'abonner à notre journal chez M. A. J. Boucher, marchand de musique de la rue Notre Dame, qui est notre seul agent autorisé à Montréal ou en s'adressant à nos bureaux.

Les propriétaires de l'ALBUM MUSICAL se chargent aussi de la composition typographique de toute œuvre musicale.

A. FILIATREAU et Cie.

8 Rue Ste Thérèse,  
Montréal.